

SITUATION PROGRESSIVE

DES FORCES

DE LA FRANCE,

DEPUIS 1814.

---

*Et mundum regunt numeri.*  
Le monde est régi par des nombres.  
PLATON.

Je présente ici l'introduction d'un ouvrage intitulé : *Forces productives et commerciales de la France*. J'appelle ainsi les forces combinées de l'homme, des animaux et de la nature, appliquées, en France, aux travaux de l'agriculture, des ateliers et du commerce.

Ces forces ne sont pas stationnaires; elles croissent avec la prospérité des peuples, et diminuent avec leur décadence. J'ai tâché de mesurer, pour notre pays, non-seulement leur grandeur actuelle, mais la vitesse de leur accroissement, vitesse qui doit régler nos espérances.....

Ces forces n'ont pas une action purement matérielle et physique; elles ont pour régulateur, pour

frein, pour moteur, l'esprit, la prudence de l'homme et l'énergie de ses volontés. Ainsi les lumières des peuples, comme leurs mœurs, ont des relations, des rapports intimes et nécessaires, avec le développement des forces productives et commerciales. Voilà les rapports que j'ai surtout eu pour objet de rechercher et de faire connaître.

Après avoir interrogé les lois générales du royaume et ses grandes institutions, pour apprécier les influences universelles, je parcours les classes de la société, pour voir en quoi chacune d'elles peut accroître les services qui leur donnent des titres à notre gratitude, et je m'efforce de leur indiquer de nouveaux services à rendre. Je parcours les diverses contrées de la France; je cherche les institutions locales, j'étudie les associations qui me paraissent favorables au développement des forces productives et commerciales, au progrès des lumières et des mœurs. Lorsqu'un département m'offre quelque modèle important, je présente ce modèle à l'imitation des autres départements, pour généraliser le bien-être qui s'opère en détail et sous des formes variées, sur tant de points de notre territoire.

*J'essaie de réunir en faisceau tous les éléments de la civilisation française.* Si mes espérances ne sont point déçues, mon ouvrage, malgré ses imperfections nombreuses, ne sera point sans quelques fruits pour cette civilisation qui fait l'objet de nos vœux et de notre espoir.

Je ne suis pas un novateur; je ne suis pas un faiseur de systèmes, je n'offre pas de théories qui soient à moi: je n'ai pas l'orgueil insensé d'aspirer à voir mon pays conduit d'après les déceptions de mes pensées vagabondes. Je ne suis qu'un narrateur, et le plus souvent qu'un simple arithmétique. Je rapporte avec fidélité ce que j'ai vu, lu, compté. C'est une chronique, ou, pour mieux dire, une statistique contemporaine, que j'offre à mes concitoyens.

C'est une statistique comparée. Je compare les forces productives et le produit de ces forces, dans chaque département, avec la France moyenne; dans la partie occidentale, avec la partie orientale; dans le nord, avec le midi. J'oppose ainsi les trente-deux départements du septentrion, aux cinquante-quatre départements du centre et du sud. Ces parallèles ne sont pas un vain objet de curiosité; ils nous révèlent des rapports ignorés jusqu'à ce jour; ils nous signalent des différences inaperçues encore; ils nous conduisent à connaître les causes de ces rapports variés et de ces différences.

La statistique comparée est une science à créer; elle est dans les besoins de notre époque. Les relations des peuples ont une étendue dont les siècles précédents n'offrent aucun exemple; tour à tour le commerce unit et divise les deux mondes; les peuples, les gouvernements des pays les plus lointains, tantôt marchent de concert, tantôt se dirigent par des voies opposées, suivant des vues qui

devraient avoir pour guide les notions les plus saines de la statistique comparée, laquelle est encore dans l'enfance.

J'ose espérer que chez les peuples les plus éclairés, dans la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Italie, les Pays-Bas et les États-Unis, des écrivains studieux et de bonne foi feront l'étude des forces productives et commerciales de leurs contrées respectives, et des pays étrangers qu'ils connaissent le mieux. Quand ils auront publié leurs travaux, on pourra réunir les lumières qui leur seront dues, et développer, pour l'époque où nous vivons, le *Tableau des forces productives et commerciales de l'univers*.

C'est alors que cette nation verra clairement, par l'exemple des autres peuples, ce qui peut servir ou nuire aux progrès de sa propre civilisation. Des exemples vivants, de décadence ou de prospérité, présentés par des peuples contemporains, auront une toute autre puissance, que des théories et des systèmes : les sophismes tomberont devant la réalité des faits.

Essayons, maintenant de présenter le tableau général des progrès de la France, depuis l'époque où l'auteur de la Charte, ayant sanctionné par cette loi fondamentale les libertés de la nation française, l'usage légal de ces libertés fécondes a fait vivre d'une existence plus énergique, et croître, d'une croissance plus rapide, le corps social du royaume.

Qu'on ne cherche pas dans cet ouvrage à quel parti ma personne, à quelles couleurs mes opinions appartiennent; mon parti c'est la France, et ma bannière a pour couleurs toutes celles dont se compose le faisceau des lumières que la civilisation fait jaillir pour éclairer sa carrière.

Le roi, le dauphin, les princes, les princesses, ont répandu des présents sur diverses parties de nos forces productives et commerciales; j'accomplirai mon devoir avec joie, en faisant connaître ces marques de leur générosité.

J'ai tâché d'apprécier dans toute leur étendue, les services importants et nouveaux que les ministres des autels peuvent rendre pour accélérer les progrès du peuple dans cette carrière; mais sans vouloir accroître le crédit, le pouvoir d'un culte, aux dépens d'aucun autre. Je n'introduirai pas l'iniquité dans mes hommages envers la bienfaisance, suivant qu'elle sera partie d'un cœur catholique, ou juif, ou protestant. Je rapporterai sans partialité les titres qu'ont les hommes de chaque culte à la reconnaissance de leurs co-religionnaires et de tous les autres cultes.

J'emploierai les mêmes balances pour peser les œuvres de la politique. Je louerai l'administration quand, sage et bienveillante, elle sera favorable aux prospérités du royaume; je louerai l'opposition quand, intrépide et généreuse, elle repoussera de funestes agressions contre le bien du pays. Je louerai les hommes d'État et les citoyens qui

mettront en pratique une conception salutaire, sans les juger d'après la nuance de leur parti ni d'après les phrases qu'ils prononcent; mais seulement d'après des œuvres effectives. Car je suis un homme de fait, et partout je veux soulever le manteau des discours, pour voir à fond quels actes il recouvre.

Hâtons-nous de montrer, dans leur marche et leurs succès, les forces productives et commerciales, et les arts, les lumières, les mœurs de la France, depuis la chute de l'empire. De 1803 à 1815, douze campagnes nous ont coûté près d'un million d'hommes, morts sur les champs de bataille, ou dans les prisons, ou sur les grandes routes, ou dans les hôpitaux: nous avons dépensé pour cela six milliards. Enfin, la fortune lassée a brisé le sceptre de notre empire; elle a détruit nos confédérations; elle nous a ravi les annexes les plus utiles de notre ancien territoire: les départements du Piémont, les départements de la rive gauche du Rhin, et la Belgique, et la Savoie, etc.

Deux invasions étrangères ont détruit ou consommé, sur le sol de la vieille France, pour quinze cent millions de matières premières ou de produits, de maisons, d'ateliers, d'instruments, d'animaux indispensables à l'agriculture, aux fabriques, au commerce. Et pour prix de la paix, au nom de l'alliance, notre patrie s'est vue condamnée à payer quinze cents autres millions, afin d'em-

pêcher qu'elle ne pût trop tôt reprendre le bien-être, la splendeur et la force. Voilà donc, en douze années, neuf milliards de francs enlevés à l'industrie productive de la France, et perdus pour jamais. Nous voilà dépossédés de toutes nos conquêtes; et deux cent mille étrangers campent sur notre territoire: ils y vivent, aux dépens de notre gloire et de notre fortune, jusqu'à la fin de l'année 1818.

Eh bien! depuis 1818 jusqu'en 1827, en neuf années seulement, ces plaies sanglantes et profondes ont été guéries. L'œil cherche en vain nos cicatrices; la patrie a réparé ses immenses malheurs; elle est sortie de son épuisement, et, grâce à son énergie morale, fruit heureux de ses libertés, la voilà plus robuste, plus active et plus imposante que jamais. La vue des efforts qu'elle a faits, pour renaître et reprendre sa majesté première, est le plus sublime spectacle qu'on puisse offrir aux nations.

Nous avons perdu quinze cent mille hommes en vingt-trois ans de guerre; et, dans treize années seulement, la fécondité de nos mères a fait accroître la population française de deux millions cinq cent mille habitants.

Quatre cent mille soldats ou marins étaient, ou disséminés dans les forteresses conquises sur l'étranger, pour attendre le retour d'une fortune qui n'est plus revenue, ou dispersés sur la terre des ennemis, depuis les déserts de la Sibérie jusqu'aux

présides de l'Afrique, et depuis les pontons d'Angleterre jusqu'aux cachots des Indes britanniques. Tous rentrèrent sur le sol français; trois cent mille guerriers, encore sous les armes, les déposèrent dans le temple de la concorde.

Ainsi, sept cent mille hommes qui, tour à tour, avaient enduré les épreuves des batailles et des climats terribles, allaient revoir leurs foyers, qui devaient leur rendre une seconde vie, la liberté goûtée sur le sol natal. On les congédia; et la France militaire présenta le spectacle d'un licenciement qui, dans sa grandeur, ne fut égalé par la dispersion d'aucune armée puissante dont l'histoire des nations européennes offre le souvenir.

Des hommes qui ne connaissaient pas le cœur de nos guerriers, semblaient craindre que, cédant à l'aspect de la misère imminente et des privations nouvelles, ils n'en appelassent à la force pour se procurer la subsistance: quatre siècles n'avaient pu faire oublier aux peuples épouvantés la tradition du brigandage des bandes de Duguesclin, licenciées après la guerre contre l'Espagnol et l'Anglais. Mais les temps étaient changés; on oubliait que, de nos jours, la flotte et l'armée françaises ont été formées avec la fleur des habitants des villes et des campagnes, et que l'élite des foyers domestiques n'a perdu la vertu, ni derrière les remparts, ni sur les champs de bataille.

On vit donc sept cent mille soldats rentrer, en silence, sous le toit paternel; déposer sans

murmure les insignes de la guerre; puis reprendre, avec un autre courage, les outils du travail; et rendre à la patrie une force productive, précieuse, surtout à l'époque où vingt nations mettaient leur gloire, ou plutôt leur prudence, à nous épuiser pour jamais.

Vétérans français, le monde entier vous admire pour des faits d'armes qui rendent immortels, avec votre valeur, les lieux témoins de vos triomphes! Et moi, je vous admire plus encore dans ce nouvel exercice des vertus du citoyen; je vous admire, pour votre modération au milieu du conflit de tant de passions injurieuses; je vous admire, pour votre énergie à pratiquer des travaux qui n'avaient pas en leur faveur l'aiguillon du péril et l'appât de la gloire! C'est alors surtout que vous avez fait reconnaître les soldats d'une grande armée et les dignes fils d'un grand peuple.

Par vos travaux et par ceux de vos frères, soudain nos guérets, reconnaissants envers vous, accrurent leurs présents. Une année de disette avait affligé la patrie, mais, dès l'année suivante, votre travail obtint son salaire accoutumé, la victoire. L'abondance épancha ses trésors sur la France consolée; et des hommes, qu'aucun bien ne saurait satisfaire, firent succéder, presque sans intervalle, au cri de la détresse et de la famine, cet autre cri qu'on devait croire impossible quatre ans auparavant: La France produit *trop*! L'agriculture de la France est une agriculture *trop* productive!

Ce cri si nouveau n'avait pas été proféré de 1803 à 1813, lorsque l'ancien sol de la France avait quatre millions de moins d'habitants, et lorsqu'elle avait six cent mille de ses soldats campés chez les peuples vaincus. Il a donc fallu que, depuis cette époque jusqu'à 1820, le sol ait augmenté ses produits, de manière à donner, et au-delà, ce qui suffit pour nourrir quatre millions six cent mille habitants. Tels furent, de ce côté, les résultats admirables de la force productive de la France.

En même tems que l'agriculture versait sur nos greniers des trésors inespérés, nous réparions nos autres pertes agricoles.

Dans les départements que les armées étrangères avaient accablés de leur présence, elles avaient à plaisir ravagé le pays, brûlé les maisons et les granges, foulé les récoltes sous le pied des chevaux, enlevé le bétail, et fait souffrir enfin, sous les bannières de l'amitié, tous les maux réunis de la conquête et de la vengeance.

Les réquisitions pour les besoins de nos armées, et surtout des armées étrangères, en troupeaux, en bœufs, en chevaux, avaient diminué considérablement toutes les espèces de nos grands animaux domestiques.

Pour donner à mes concitoyens une juste idée de nos souffrances à cette époque, je leur dirai que dans un seul département, celui de l'Aisne, l'état des pertes éprouvées, par suite de la présence des

étrangers sur notre territoire, fut de soixante-quinze millions de francs.

Aujourd'hui tous ces malheurs sont réparés; les pertes sont indemnisées; les maisons, les granges, rebâties; notre bétail est aussi nombreux qu'avant la guerre; et l'on calcule que déjà nous avons cinq millions de bêtes à laines et quatre cent mille chevaux de plus qu'à l'instant où l'ennemi s'établissait, comme à demeure, sur notre territoire. Ainsi, le producteur français a fait naître et fait vivre plus de forces animales, pour le seconder dans ses travaux agricoles, dans les transports du commerce et dans le travail des ateliers, qu'il n'en possédait avant ses pertes immenses.

Parlerai-je de l'industrie? Dans nos départements du nord et de l'ouest, elle comptait aussi d'énormes pertes; des manufactures, telles que celles de MM. Japy, qui nourrissent, dans le Haut-Rhin, plus de quinze cents ouvriers, avaient été détruites de fond en comble: elles sont relevées.

La Belgique et les départements de la rive gauche du Rhin, retirés à la France, l'avaient tout à coup privée d'une foule d'usines et de mines de houille, de fer, de zinc, de cuivre, etc. Nos fabricants ont établi, sur notre sol, des usines qui rivalisent avec celles que jadis nous possédions.

Nous sommes allés demander à tous les peuples les mystères de leur industrie, pour ressusciter la nôtre; nous l'avons fait renaître, nous l'avons agrandie; et la voilà plus belle, plus variée, plus